

coloniser l'Amérique, c'est-à-dire pour y transplanter une population européenne, alors qu'elle n'obéissait en rien aux impulsions diverses qui entraînent aujourd'hui les émigrants.

— Puis, ensuite, je m'étendrai sur un sujet tout à fait spécial aux Acadiens, leur rapide multiplication, leur conservation et leur progrès prodigieux, malgré la conquête et la domination étrangère.

— *Rimes d'un vrai libre-penseur* par Théodore Vibert, auteur des *Girondins*. Paris, 1876. Hâtons-nous de dire que l'auteur de ce joli recueil n'a du libre-penseur, dans l'acception ordinaire du mot, que le sans-gêne courageux avec lequel il traite les coryphées de l'école anticléricale. M. Vibert est un croyant, et la vérité est le seul idole devant lequel il s'incline volontiers et volontairement : il n'a jamais pris rang dans un parti, sa muse est indépendante des factions, son vers frappe tous les coupables sans distinction.

M. Vibert ne fait point de l'art pour l'art. C'est un poète militant qui attaque et défend, qui lutte pour une cause qu'il croit juste et sainte, et cette cause, c'est la vérité telle qu'elle se présente à son esprit sincère. Il n'est pas de ceux qui font des vers

Comme l'oiseau chante sa mélodie.

Il fait des vers sous le coup d'une forte indignation ou poussé par cette ardeur invincible qui entraîne les caractères naturellement ennemis du faux. Chacun respecte de tels caractères, même dans leurs écarts.

Après ce que nous venons de dire, personne ne sera surpris d'apprendre que les *Rimes d'un vrai libre-penseur* ont fait leur chemin jusque sur nos rivages Canadiens.

— Nous avons à signaler un poème de M. Anatole France, les *Noces corinthiennes* : elles assurent à M. France un rang à part dans l'école moderne, une des premières places entre Sully Prudhomme et François Coppée. Si même ces devanciers de M. France le surpassent encore, l'un par les facultés du penseur, l'autre par les qualités créatrices, tous deux par l'abondance et multiple nouveauté de leurs productions ; nul ne lui est supérieur pour la possession des ressources de la langue, l'élégance soutenue et la pureté du goût. Le caractère d'originalité le plus irrécusable dans le talent déjà si mûr d'un poète encore si jeune, c'est d'être parmi les poètes de les poètes de la nouvelle génération l'homme qui écrit le mieux le français. Quiconque aura lu les *Noces corinthiennes* pourra vérifier l'exactitude d'un tel éloge dont on ne peut suspecter la sincérité.

Nous n'hésitons pas à le dire et c'est la première fois qu'à propos d'un ouvrage de poésie contemporaine nous prononçons ce mot devant nos lecteurs : les *Noces corinthiennes* sont un chef-d'œuvre, chef-d'œuvre d'intelligence historique et religieuse, de pensée, de sentiment, de style, ouvrage non pas le plus original (car l'œuvre de Sully Prudhomme et certaines parties de François Coppée seraient là pour me démentir,) mais, à coup sûr, le plus voisin de la perfection qu'ait encore produit la muse des générations nouvelles ; l'inspiration poétique de ceux qui ont dépassé la trentaine, mais qui n'ont pas encore quarante ans.

M. Anatole France a repris de la façon la plus heureuse deux données indiquées par Goethe dans la *Fiancée de Corinthe* et par Chateaubriand d'abord dans *Atala*. En effet, comme dans *Atala*, l'héroïne de ce poème dialogué, Daphné, promise à un fiancé païen, Hippias, est disputée à l'hymen par un vœu de sa mère qui la destine au voile des vierges, épouses du Christ. Comme dans la *Fiancée de Corinthe* le jeune homme proteste contre des exigences qui enlèvent la fiancée au fiancé, qui séparent les bras prêts à s'unir. Disons seulement à l'avantage d'Anatole France que son poème est pathétique, entraînant, enflammé, sans avoir besoin de se porter jusqu'aux hyperboles grandioses si discutées dans *Atala*, et que d'autre part ce poème dans son impartialité reste à l'abri des violences néo-païennes qui rendent l'œuvre de Goethe insupportable à tous les lecteurs qui relèvent de la tradition chrétienne.

Ainsi, M. France a su observer dans son drame lyrique une équité rare en présence des deux cultes rivaux. Comme l'a fait du reste Chateaubriand dans ses *Martyrs*, en peignant Démodocus et Symmaque, M. Anatole France n'a pas laissé de nous montrer vénérables et sympathiques les derniers représentants de l'hellénisme en décadence, Hermas le père de Daphné, Hippias son fiancé. De même il a entouré de respect et de sainteté la figure de l'évêque Théognis. Il n'a même pas voulu rendre odieuse la mère de Daphné à cause de la sincérité de son zèle, encore qu'il la fasse reprendre par l'évêque Théognis comme le père Aubry se faisait un devoir de blâmer le vœu prononcé par la mère d'Atala. En un mot, un vif sentiment de la beauté poétique de l'hellénisme, de la grandeur moral du christianisme, respire dans ce poème scénique, œuvre de penseur et d'érudit autant que de poète évocateur, d'artiste ayant gardé dans ses yeux le reflet de toutes les splendeurs.

La perfection du détail est vraiment étonnante dans ce poème, ranimée par la précision et la finesse du style, en même temps qu'enrichie de toutes les ressources de couleur que la connaissance de l'antiquité met à la disposition des poètes.

Nous croyons volontiers que nous nous surprendrions à lire des

citations dans toutes les scènes : mais il faut laisser à nos lecteurs de quoi contenter leur ferveur de beaux vers accrue par la multiplicité des productions médiocres. En effet, les absurdités de la fantaisie à outrance, les malsaines inepties du réalisme peuvent décourager par moments les lettrés et leur faire croire que la poésie est morte. Mais la Muse souriante leur fait signe en montrant les poèmes de Sully Prudhomme et de Coppée, et les *Noces corinthiennes* d'Anatole France, et elle dit : " Rassurez-vous et regardez ; ne suis-je pas immortelle ? "

EMMANUEL DES ESSART,

AGRICULTURE

La Californie occupe, comme on sait, un des premiers rang parmi les contrées agricoles. Il y a vingt cinq ans, ses vastes plaines étaient considérées comme étant tout au plus propres à la culture des pâturages ; mais aujourd'hui elles produisent en abondance les plus beaux grains qui se récoltent dans le monde entier. La récolte du blé de la présente année est la plus considérable qui ait été jamais produite et l'on calcule que 900,000 tonnes en seront livrées à l'exportation. Cependant la *Cronicle* de San Francisco prédit que l'expérience de la présente année convaincra les fermiers californiens qu'un changement radical dans leur système de récolte est nécessaire. " Les jours de la culture exclusive du blé, dit-il, sont comptés, et il faudra bon gré mal gré qu'ils se décident à produire autre chose que du grain. "

Les cultivateurs de cette région se vantent de pouvoir fournir à une moitié du monde la matière première à la fabrication du pain, mais ils ne voient pas les prix scandaleux qu'ils payent eux-mêmes pour les articles de première nécessité. La culture de blé les a rendus fous ; ils y ont consacré chaque yard de terre qu'ils possèdent ; leurs propres jardins et leurs vergers y ont passé, et les choses en sont venues à ce point qu'il leur faut souvent sacrifier le rendement d'un acre de terre à l'achat des pommes de terre qu'ils auraient pu cultiver sur le quart de terrain de cette superficie ; et de la sorte, la production d'un champ tout entier est quelquefois affectée à l'achat du bœuf, du mouton, du lard, du laitage, du fourrage, des légumes et autres articles de consommation qui auraient pu sous un système différent être produits plus économiquement sur la ferme même.

Le journal que nous citons ici croit cependant que le mal d'une production surabondante et exclusive du blé trouvera avant peu son correctif. Déjà, dit-il, les fermiers commencent à s'apercevoir qu'ils ont fait fausse route ; et le fait qu'ils ont dû tout récemment former entre eux une ligne pour se mettre en mesure de tenir tête aux machinations des spéculateurs de San-Francisco qui se sont coalisés pour faire tomber les prix du grain, les aidera sans doute à introduire dans le pays un système d'agriculture plus judicieux, d'autant mieux que les terres commencent à s'appauvrir sensiblement sous l'influence de la production surabondante des céréales, tandis que, d'un autre côté, l'Etat voisin de l'Orégon, qui se développe très-rapidement, se présente dans la lice comme un rival formidable sous le rapport agricole.

VARIÉTÉS

— Un drame qui est toute une tragédie, tant il est héroïque dans sa triste simplicité, c'est celui que nous raconte le *Figaro* et qui va valoir un monument commémoratif à son auteur, que disons-nous ! à sa victime.

On fait apprendre aux jeunes gens, dans les collèges, de nombreux traits d'héroïsme et de courage empruntés à l'histoire romaine qui ne sont certainement pas supérieurs à celui que nous allons raconter et qui est dû à un simple jardinier de Bougival :

C'était pendant la guerre de 1870.

Au mois de septembre, quelques jours après la fermeture des portes de Paris, un régiment prussien, le 46e, vint s'installer à Bougival. Son premier soin fut d'établir un fil électrique reliant cette commune à Versailles.

Le lendemain, le fil était coupé. Il fut rétabli. Il fut recoupé, on ne savait par qui. Au bout de quelques jours, les soupçons de l'ennemi se portèrent sur un certain François Debergue, exerçant la profession de jardinier, et chargé, pour le moment, de la surveillance de la maison de campagne de M. Paul Avenel, à qui nous empruntons tous ces détails.

François Debergue coupait les fils télégraphiques avec son sécateur. Il fut amené devant une commission militaire. Le Major prussien lui dit :

— C'est vous qui avez coupé le télégraphe.

— Oui, c'est moi, répondit Debergue.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que vous êtes mon ennemi.

— Le ferez-vous encore ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis Français.